

jourd'hui ce qu'elle a toujours été et sera toujours. Les saignées qu'elle fera au genre humain seront plus ou moins fortes, plus ou moins salutaires : voilà tout. Devant la guerre, les peuples baissent le front et se disent :

Laissez passer la justice de Dieu !

Belle gloire vraiment que celle qui ne se recueille que dans le sang humain, dans les larmes des mères et dans la désolation des peuples !

Mesdames, la gloire Littéraire ne coûte pas des sanglots à vos cœurs d'épouse, de mère ou de sœur adorée ; non, non ! s'élevant sur les ailes du génie, elle va dérober ses secrets aux cieux, s'inspire du souffle divin et sème par le monde les fruits de la civilisation et d'un progrès bienfaisant.

L'homme n'est homme parfait que par la supériorité de son intelligence et de sa volonté sur la créature inintelligente, par la conformité de son esprit et de son cœur avec l'esprit et le cœur de ses semblables, s'ils sont ce qu'ils doivent être, par la conformité et l'amour de ses pensées et de ses affections avec la sagesse et la bonté de Dieu. Car Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, pour être le roi de la création ; et, en multipliant les hommes, il les a rendus responsables les uns des autres :

*Mandavit unicuique de proximo suo.*

Rétablir en l'intelligence et en la volonté humaines, l'image et la ressemblance divine, par la vue et par l'amour du beau et du vrai, c'est dire de la convenance des rapports qui rallient toute la nature créée à l'homme et l'homme à Dieu, ramener les esprits et les cœurs de ses semblables à cette ressemblance divine par l'expression du beau dont on a soi-même conçu l'idée et l'amour, enfin, rendre l'homme plus homme : telle est la fin de la Littérature.

C'est la fin même de l'homme sans doute.

Mais la parole, ou parlée ou écrite, n'est-elle pas donnée à l'homme pour réaliser cette fin ?

Messieurs, il y a un grand sens philosophique dans le nom que les anciens donnaient aux Lettres ; *Humaniores litteræ, Humanités* ; et ce nom serait bien donné en vain, si leur fin spéciale ne se confondait pas avec la fin même de l'homme entier.

J'ai touché au cœur de la question ; j'ai dit que la Littérature avait le même but que la civilisation et le progrès : l'une ne s'accomplit que par l'autre. Qu'est-ce que la civilisation, sinon un peuple lettré ?

A ce mot de civilisation, j'ai rappelé à vos esprits, Mesdames et Messieurs, les prodiges de la science, de la philosophie, du beau langage et de l'industrie ; j'ai fait tomber le rideau de la scène grandiose et sublime que nous offrent les siècles de lumières et les grandes œuvres des génies de tous les temps et de tous les lieux. Admirez-le cet immense panorama que l'Histoire dévoile majestueusement sous vos regards ravis, et dites-moi si le nom signé au bas de cette toile magique n'est pas : Civilisation, Littérature ?

Obéissant à ce besoin constant et universel d'union, que Dieu a déposé dans le cœur de sa créature, comme son cachet, l'homme s'est associé à d'autres hommes : un peuple s'est formé. Que va faire cette jeune société ?

Se bornera-t-elle à se défendre de ses ennemis et à se les soumettre par la force ? Mais, c'est là oublier la fin de toute association humaine, c'est méconnaître Dieu et ses préceptes, c'est se ravalier au niveau de la bête qui, elle aussi cherche du renfort dans le moment du danger.

Donnez à ce peuple adolescent le pain intellectuel, le pain de la vraie philosophie et des principes politiques qui en sont les conséquences, le pain de la science et de ses utiles découvertes, le pain des lettres et cette politesse qui élève une nation aux premiers rangs d'un siècle de lumières ; et vous lui avez donné les éléments d'un développement et d'une grandeur dont un progrès vrai et continu sera une des premières lois.

Seule, la Littérature, et par Littérature j'entends toujours cette culture et ces fruits de l'intelligence que le ver d'un matérialisme bestial n'a pas encore gangrenés et que la Religion vivifie de ses sucs divins et nourriciers ; seule, dis-je, la Littérature donne la vraie gloire, la vraie immortalité.

Que sont devenus ces conquérants superbes, ces armées innombrables de valeur et de combats, ces peuples guerriers qui ont fait la terreur du monde ! Tout a passé comme le torrent : c'est à peine si en voyant les traces d'un grand désastre des nations, on se dit : C'est l'œuvre de tel grand général ! La guerre, c'est l'ange exterminateur qui dans son vol rapide et sanglant au-dessus de l'humanité, brûle tout ce qu'il touche, anéantit et pulvérise tout ce qu'il frappe. Or, c'est dans la guerre que se recueille la gloire du soldat et du guerrier.

Que nous reste-t-il de la grande épée des César, des Godefroi de Bouillon, des François I et des Napoléon I ? J'aperçois sur un rayon de ma bibliothèque, les Saintes Ecritures, Homère, Virgile, St. Thomas d'Aquin et les chefs-d'œuvre du grand siècle, je n'y vois point les œuvres de l'épée.

Je parcours le monde civilisé, je vole avec la vapeur de merveilles en merveilles, je visite les grandes capitales de la civilisation, j'y admire les œuvres de l'art et de ses découvertes : aperçois-je une ruine, une mesure ? j'y découvre de suite l'œuvre du soldat. Je détourne la vue, je m'enfuis et je vais plus loin voir éclore un nouveau monde sur de nouvelles terres et sur de nouveaux rivages.

S'attaquant à l'intelligence et au cœur de l'homme, la Littérature relève et dirige vers les Cieux ces deux facultés, miroir de la Divinité. Sous son action douce, influente et vive,

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des Cieux !

A l'aide de la science et de la philosophie, il nourrit son âme des vérités et découvre aisément son origine, son existence et sa fin.

J'ai dit que Littérature et civilisation sont deux mots synonymes, deux expressions d'une même chose ; je n'ai pas tout dit. Qui de vous, Mesdames et Messieurs, après avoir pénétré avec moi au cœur de la question, osera spécifier les limites qui existent entre la Littérature, la Civilisation et le Christianisme ?

Ne sont-ce pas là, en effet, trois sublimes reproductions de la même vérité ? N'ont-elles pas de commun l'origine et la fin dernière ?

Je m'arrête. J'ai voulu ne faire qu'une simple excursion dans le champ d'une grande vérité ; et entraîné par la variété des sites, par les charmes toujours renaissants qu'elle fait éclore sous les pas du voyageur, je crains de me perdre en décrivant les nouveaux horizons qui illuminent mon regard.

Pourquoi d'ailleurs, irais-je demander des preuves à d'autres terres et à d'autres cieux ? N'ai-je donc pas ma patrie, n'ai-je donc pas mon pays, qui, secouant les langes de sa défaite et de son oppression d'un siècle, se relève plein de jeunesse, de santé et de force, et se place hardiment aux côtés de ses frères aînés ?